

SCHRIFTENVERZEICHNIS

1. BLANKENHORN, M.—Handbuch der regionalen Geologie. Syrien. Heidelberg, 1914.
2. DÉPRAT, J.—Étude géologique et petrographique de l'île d'Eubée. Paris, 1904.
3. GUTZWILLER, W. O.—Beiträge zur Geologie der Umgebung von Merfete am Marmara Meere. Basel, 1921.
4. HOCHSTETTER, F. — Die geologischen Verhältnisse des östlichen Teiles der europäischen Türkei. Jahrbuch d. K. K. Geol. R.-A. S. 265-461 mit geologischer Karte. Wien, 1870.
5. JARANOFF, D. — Contribution à l'étude géologique et morphologique de la région de Dédé-Agac (Alexandropolis) et de l'île Samothrace. Extrait du «Geologica Balkanica» vol. III fasc. 1, 1938. Sofie, 1938.
6. MITZOPOULOS, K. M. und TRIKKALINOS, K. J. — Geologische Voruntersuchungen Westthakiens. Extrait des Praktika de l'Academie d'Athènes 12, 1937, p. 89.
7. PETRASCHECK, W. — Zur Kenntnis des Eozäns am Ostende der Rhodopenmasse. Zeitschrift der Deutschen geologischen Gesell. Nr. 6-7 Bd. 73. 1921, S. 129.
8. SCHAFFER, F. X. — Die geologischen Ergebnisse einer Reise in Thrakien im Herbst 1902. Sitzungsberichte der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien. Math. Naturwiss. Klasse Bd. CXIII. Abteilung I, Februar 1904, S. 104-117. Wien, 1904.
9. SCHAFFER, F. X.—Beiträge zur Kenntnis des Miocänsbeckens von Cilicien. Jahrbuch K. K. Geol. R.-A 1901 Bd. 51, S. 44.
10. SCHULTZE, H. J. — Geomorphologische Forschungen in Neugriechenland. Sonderabdr. aus der Festschrift zur Hundertjahrfeier des Vereins für Geographie und Statistik zu Frankfurt am Main.
11. STILLE, H.—Grundfragen der vergleichenden Tektonik. Berlin, 1924, S. 173.
12. SCHULTZE, H. J. — Neugriechenland. Petermanns Mitteilungen. Ergänzungsheft. Nr. 233. Gotha, 1937.
13. VIQUESNEL, A. — Voyage dans la Turquie d'Europe ou Description physique et géologique de la Thrace. 2 vol. et un Atlas. Paris, 1868.

ΙΣΤΟΡΙΑ ΦΙΛΟΛΟΓΙΚΗ.— **Lamartine et la pensée grecque**, par *Henri Guillemin*.

Lamartine s'est exprimé, à plusieurs reprises, sur la Grèce. Non seulement il a écrit dans les *Harmonies* cette célèbre *Invocation pour les Grecs* où passe toute la ferveur qui était en lui à l'égard de l'indépendance hellénique; non seulement il a tenu à visiter lui-même, en août 1832, cette terre sacrée, mais dans sa vieillesse encore, reprenant pour l'approfondir un thème qu'il avait effleuré dans son *Dernier chant de Childe Harold* (1825),

il consacra toute une étude à *Homère*, beau texte trop peu connu et qu'admirait Flaubert.

Ce n'est point la beauté d'Athènes, telle qu'elle se révéla au poète, ce n'est point même la littérature grecque telle que la comprenait Lamartine (lequel mettait *l'Odysée* au-dessus de tout) dont je voudrais présentement m'occuper. Les remarques que je désirerais apporter concernent sa vie intérieure et se rattachent à cette grande question, encore insuffisamment étudiée, de sa pensée religieuse.

Il importe en effet de rappeler que Lamartine, élevé dans la religion catholique par une mère très pieuse, puis docile à l'influence des Jésuites auxquels il avait été confié, délaissa, à partir de sa dix-neuvième année environ, toute pratique religieuse pour s'abandonner à tous les désordres d'une adolescence tumultueuse. En 1820, âgé de trente ans, il s'oblige par un acte de sa volonté à «s'enchasser dans l'ordre établi»; «c'est par religion — confia-t-il à son ami Virieu— que je veux absolument me marier». Il se marie en effet; sa femme, anglicane convertie au catholicisme, se félicite, autant que sa mère, de le voir désormais fidèle à tous les devoirs de la religion qu'il a de nouveau embrassée.

Mais il est, en secret, plein de troubles et d'inquiétudes. Il a été nourri jadis par ses lectures personnelles, du «philosophisme» des *Discours sur l'homme* et de *La Chaumière Indienne*. Sa raison, façonnée par le XVIII^e siècle, est mal à l'aise au sein d'une foi qui lui paraît trop chargée d'ombres. Il s'applique cependant de tout son cœur à plier cette raison rebelle aux exigences du christianisme. «Que la bonne volonté, dit-il à Virieu (1822), soit le supplément de notre foi trop vacillante et la consolation de nos ténèbres»; il lui dira de même un peu plus tard: «Je fais comme toi de rudes efforts et, jusqu'à présent, ils ont été heureux. J'espère continuer. Si tu succombes, je te plaindrai sans t'accuser beaucoup; l'épreuve est rude».

Or, en 1823, Lamartine reçoit comme un choc à la lecture du *Phédon*, que la traduction Cousin vient de lui restituer sous une forme neuve et saisissante. Déjà en 1817 lorsque, pour Julie Charles, il avait écrit *l'Immortalité*, les grandes pensées socratiques ou platoniciennes étaient présentes à son esprit. Mais voici que maintenant, préoccupé plus que jamais des choses éternelles, il s'exalte à relire ces témoignages de la philosophie antique, et il compose d'un élan son poème de *La Mort de Socrate*.

Ce qui l'attire et l'émeut, dans l'attitude de Socrate, c'est qu'il y croit

trouver «comme un avant-goût du christianisme près d'éclorre» (Avertissement). Socrate, déclare-t-il, était assurément «inspiré»; «il était un précurseur »de cette révélation définitive que Dieu préparait de temps en temps, par »des révélations partielles». Telle est la thèse qu'il s'efforce de soutenir et d'illustrer par ses vers. Avec une audace intrépide, il refait, à sa manière, le récit des derniers instants et des dernières paroles du grand philosophe; don fugitif de prophétie. Socrate lui-même, alors qu'il a déjà bu la ciguë et que la mort l'étreint lentement, découvre soudain l'avenir, annonce Celui qui approche:

Attendez . . . un, deux, trois . . . quatre siècles encore,
Et ses rayons divins qui partent des déserts
D'un éclat immortel rempliront l'univers!

Ce «δαίμων» qui l'habitait et le guidait, il le *reconnait*, à son dernier souffle, il lui donne son nom:

. . . O Verbe que j'adore,
Rayon co-éternel! . . .
. . . c'est toi, Verbe conçu!

C'était faire de Socrate un autre Jean-Baptiste. C'était surtout, pour Lamartine, se chercher, se créer, – artificieusement à la fois et naïvement – un répondant, en la personne du philosophe antique, une manière de garant et de témoin, une «autorité» en somme, et qui lui semblait plus haute et plus valable que ce Pascal qu'il n'aimait guère et que, selon le XVIII^e siècle, il tenait pour à demi-fou. Socrate, au contraire, qu'honorait Voltaire, quel triomphe que de pouvoir l'annexer pour ainsi dire au christianisme, rétro-activement, et de le muer en annonciateur, presque en Évangéliste.

L'entreprise n'allait pas sans difficultés; il y fallait beaucoup d'arbitraire, une grande témérité dans l'affirmation, et Lamartine suppléait à l'infirmité de ses références par la vigueur de ses conclusions.

Se persuadait-il tout à fait lui-même? il est permis d'en douter. Cette *Mort de Socrate* c'est à sa propre incertitude qu'elle s'adressait, singulièrement. Il tentait de s'encourager, de persuader en lui le chrétien toujours réticent. S'il haussait la voix, s'il forçait le ton, c'était surtout pour s'essayer à se convaincre davantage. Nous en avons la preuve dans une lettre qu'il adressait, l'année suivante, à Fréminville, celui qu'il nommait son «maître en Platon», grand spécialiste en effet de la philosophie antique et que Lamartine aimait à consulter, à écouter sur ces graves questions. En août 1824 il lui écrivait: «Je voudrais savoir, et je vous l'ai déjà demandé, ce

»que vous pensez de la Révélation . . . Il faudra me répondre. J'y crois, »mais je voudrais voir comment un homme de votre force y croit. Ces motifs fortifieraient les miens, qui sont purement de sentiment».

Un pareil texte est, de soi, semble-t-il, assez éloquent. Ce Lamartine qui déclarait avec une si ferme assurance, dans l'«Avertissement» de sa *Mort de Socrate*: «L'homme était allé jusqu'où l'homme pouvait aller; il fallait une révélation pour lui faire franchir encore un pas immense. Socrate »en sentait le besoin, il l'indiquait, il le préparait . . .», ce Lamartine qui montrait Socrate saluant d'avance Jésus-Christ et s'écriant bouleversé:

L'énigme du destin se révèle à la terre!

comme il était, au fond, mal rassuré, lui-même incertain, plein de doutes et de suspicions sur le message du Fils de l'Homme et son inintelligible divinité!



Neuf années passent, Lamartine a décidé de partir pour l'Orient. Il veut aller voir le Liban; il a besoin de contempler la Kadisha, les Cèdres, Baalbek, pour le poème auquel il rêve et dont plusieurs scènes capitales auront cette contrée pour théâtre; mais il veut surtout voir la Terre-Sainte, se rendre au tombeau du Christ, tenter de rallumer là-bas cette flamme de la foi qui s'éteint en lui.

Depuis la Révolution de 1830, le drame intérieur dans lequel il n'a cessé de se débattre est devenu tragique au point d'en être insoutenable. Une bonne fois il veut s'efforcer d'y voir clair, de choisir, de prendre enfin une détermination. Il n'en peut plus. Il faut qu'il sorte de cette angoisse et de cette incertitude qui le dévorent. En passant, il s'arrêtera en Grèce; il veut demander aussi au Parthénon une réponse, un commencement peut-être de lumière.

Nous avons le récit, par lui-même, de sa visite à l'Acropole, au mois d'août 1832. Mais le texte du *Voyage en Orient*, sur ce point, présente deux rédactions successives, mises bout à bout, sans art: l'une est la reproduction pure et simple des notes prises, sur les lieux-mêmes, en 1832; l'autre, qui termine le chapitre, a été écrite par Lamartine deux ans plus tard, en France, pendant l'été de 1834, tandis qu'il préparait son livre pour en remettre le manuscrit à Gosselin, l'éditeur. De 1832 à 1834 Lamartine a changé; il a accompli le pas décisif; il a brisé les liens qui le retenaient prisonnier dans sa religion d'enfance; il est «revenu énergiquement et pieu-

sement au rationalisme»; il ne croit plus à aucune autre « Révélation » qu'à celle « infaillible et perpétuelle » de Dieu en nous par la raison et la conscience.

Et il est bien curieux de voir comment il parle du Parthénon. De 1832 sûrement— c'est-à-dire d'un temps où son option encore n'est pas faite—cette première remarque, attristée, déçue, sur le temple qu'il s'attendait à trouver plus beau: « L'effet de cet édifice ne répond en rien à ce qu'on en attend . . . , » et les pompeuses paroles des voyageurs, peintres ou poètes, vous retombent » tristement sur le cœur quand vous voyez cette réalité si loin de leurs » images ». Mais quelques pages plus loin le ton change, et voici le Parthénon désigné comme « le plus parfait poème écrit en pierre sur la face de la terre ». Et la pensée sous-entendue, qui s'amorçait, qui s'annonçait, qu'on sentait venir, éclate enfin: « Le gothique est beau; mais l'ordre et la » lumière y manquent. Ordre et lumière, ces deux principes de toute création » éternelle. Adieu pour jamais au gothique! » Plus loin, encore: « C'était une » seule pensée de pierre, une et intelligible d'un regard, comme la pensée » antique »; et Socrate de nouveau apparaît à son esprit, mais non plus comme autrefois, en messager annonciateur de la révélation évangélique; il est maintenant, à ses yeux, celui-là même que louait Voltaire, celui qui voyait plus loin que le Christ, par delà le Christ-fantôme, lui aussi parmi des fantômes; Socrate, pur disciple de la Raison pure, proclamant « dans ces mêmes lieux la grande nouvelle, la seule vérité, « l'Unité de Dieu », et non sa Trinité, réminiscence du polythéisme. Ce que Lamartine salue à présent devant les ruines du Parthénon qui préfigurent pour lui la ruine de tous les temples, « prisons de pierre », c'est « la grande pensée du Dieu unique » prouvé par la raison et adoré par la vertu ».

Et dans ce même ouvrage, paru en 1835, et grâce auquel pour la première fois Lamartine révélait à ses contemporains sa pensée nouvelle, ce message rationaliste qu'il maintiendra jusqu'à son dernier souffle, on pouvait lire encore cette phrase pleinement explicite, commentaire et développement de sa méditation rapide sur le Parthénon: « La grande figure divine » que l'homme cherche, depuis son enfance, à arrêter définitivement dans » son imagination et à emprisonner dans ses temples, s'élargit, s'agrandit » toujours, dépasse les pensées étroites et les temples limités, et laisse les » autels s'écrouler pour appeler l'homme à la chercher et à la voir où elle » se manifeste de plus en plus, dans la pensée, dans l'intelligence, dans la » vertu, dans la nature et dans l'infini ».



Rouvrons à présent la *Mort de Socrate*; relisons de près les étranges paroles que Lamartine mettait sur les lèvres de cet agonisant disert; c'était le Christ qu'annonçait Socrate; mais la venue de Jésus-Christ, Lamartine la représentait comme le lever d'un astre. Lequel? «L'astre de la Raison». Socrate entrevoyait un «sublime mystère»:

Nombre mystérieux! Profonde Trinité!
Triangle composé d'une triple unité!

mais en même temps, rejetant les faux dieux, «ombres» qui voilent la Face Auguste,

Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place,
Dieux de chair et de sang, dieux vivants, dieux mortels,

prédisant leur disparition qui

Fera place au Dieu saint, unique, universel,

il semblait déjà comprendre dans cette vaste et salutaire proscription l'autre faux-Dieu auquel Lamartine alors s'efforçait de croire et qu'en 1832 il récusera à son tour pour ne plus reconnaître, au-dessus des hommes, que l'Incréé, l'Inconnaissable, dont il célébrera la Toute Puissance dans la VIII^e vision de la *Chute d'un Ange* (1838) et dans le beau poème du *Désert* (1856), le Dieu vers lequel s'élançait déjà la raison de Socrate,

Grand comme l'infini, seul comme l'unité,
Impossible à nommer, à nos sens impalpable
.....
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
.....

Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel!

Ce qui, dans le *Phédon*, avait séduit Lamartine, ce n'était point, comme il se l'était imaginé lui-même, cette préfiguration du christianisme qu'il y avait voulu trouver; tout au contraire, d'un mouvement spontané, il était allé vers ce livre, vers cette philosophie sereine, parce qu'elle s'accordait avec ce sentiment, si profond en lui, d'un déisme entièrement exempt d'anthropomorphisme. En 1823, il avait ajouté au texte de Platon. En 1832, il l'acceptait tel quel; passionnément il le rejoignait dans son austère nudité.

La «rencontre avec Pascal», qui pour tant d'âmes dans notre Occident chrétien fut une rencontre décisive, Lamartine ne la connut jamais. Il avait eu quant à lui sa rencontre avec Socrate. «*Sero te amavi*» écrivit un jour

Henri Brémond sur un marbre de l'Acropole: «j'ai mis bien du temps à »t'aimer». Ces mêmes mots, Lamartine aurait pu les dire à l'adresse du grand penseur Athénien: «j'ai mis bien du temps à te comprendre, à t'accueillir». Il s'était longtemps débattu contre son «démon» intérieur, le même qui palpitait en Socrate. Enfin il lui donnait audience, et pour lui appartenir à jamais.
